



HAL
open science

Accueillir la part sauvage des plantes au travail

Aurelie Javelle

► **To cite this version:**

Aurelie Javelle. Accueillir la part sauvage des plantes au travail. Sylvie Pouteau. Cause végétale. Coopérer avec des êtres végétaux pour se nourrir, *Quae*, pp.131-144, 2026, *Quae, Nature et Société*, 978-2-7592-4284-9. <10.35690/978-2-7592-4285-6>. <hal-05509486>

HAL Id: hal-05509486

<https://hal.science/hal-05509486v1>

Submitted on 13 Feb 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

SOUS LA COORDINATION DE
SYLVIE POUTEAU

NATURE **ET** SOCIÉTÉ

CAUSE VÉGÉTALE

COOPÉRER
AVEC LES PLANTES
POUR SE NOURRIR



éditions
Quæ

Ce document est la propriété exclusive de a j (maryloo.avelle@gmail.com) - vendredi 13 février 2026 à 12h40

CAUSE VÉGÉTALE

COOPÉRER
AVEC LES PLANTES
POUR SE NOURRIR

SYLVIE POUTEAU, COORDINATRICE

Dans la collection Nature et société

Nouvelles formes de travail en agriculture, B. Dedieu, P. Gasselin, N. Hostiou (coord.), 334 p.

Cohabiter avec le sauvage. Rencontres entre pratiques récréatives et faune sauvage, C. Perrin-Malterre, L. Chanteloup, J. Dellier, M. Garel, A. Loison (coord.) 2025, 326 p.

Pour citer cet ouvrage : Pouteau S. (coord.), 2026. *Cause végétale. Coopérer avec les plantes pour se nourrir*, Versailles, éditions Quæ, 172 p. (<https://doi.org/10.35690/978-2-7592-4285-6>)

Les éditions Quæ réalisent une évaluation scientifique des manuscrits avant publication dont la procédure est décrite ci-dessous : <https://www.quae.com/store/page/199/processus-d-evaluation>.

Le processus éditorial s'appuie également sur un logiciel de détection des similitudes et des textes potentiellement générés par IA.

Les versions numériques de cet ouvrage sont diffusées sous licence CC-by-NC-ND 4.0.



La diffusion en accès ouvert de cet ouvrage a été soutenue par le projet de recherche PlantCoopLab « Les plantes dans le champ du travail. Coopération pour une alimentation durable », financé par la Fondation Daniel et Nina Carasso (2021-2025) via la Fondation de France, numéro de contrat 00110655.

INRAE

AgroParisTech

L'INSTITUT agro Montpellier

© Éditions Quæ, 2026

ISBN papier : 978-2-7592-4284-9

ISBN PDF : 978-2-7592-4285-6

ISBN ePub : 978-2-7592-4286-3

ISSN : 2267-702X

Éditions Quæ

RD 10

78026 Versailles Cedex

www.quae.com / www.quae-open.com

■ SOMMAIRE

Remerciements	7
Avant-propos	11
Introduction. Se nourrir de relations plantes-humains	15
<i>Sylvie Pouteau</i>	
Des tournants végétaux autour de la cause végétale.....	15
La cause végétale au cœur de la cause paysanne.....	19
PlantCoopLab, émergence de la cause végétale comme phénomène originaire.....	22
Six entrées dans la cause végétale.....	25
Bibliographie.....	27
1. Un regard sur l'expérience PlantCoopLab	33
<i>Sylvie Pouteau</i>	
Considérer l'agriculture à partir des humanités végétales.....	33
Explorer les marges où s'inventent les agricultures écologisées.....	37
La part non productive de la pratique interdisciplinaire : la concertation préalable.....	40
La dynamique de groupe dans la pratique transdisciplinaire : quatre expériences.....	43
Exercer un empirisme narratif plutôt qu'une théorisation.....	45
Perspectives, entamer une deuxième phase du PlantCoopLab.....	47
Bibliographie.....	48
2. Après la cueillette : faire territoire et profession avec la part sauvage des plantes et des milieux	51
<i>Florence Pinton</i>	
Dans le pli des activités productives, des relations au monde vivant à considérer.....	51
Les travailleurs des plantes face à la modernité.....	53
De la plante au territoire.....	59
Une profession méconnue qui n'en est pas une.....	64
Pour une autre gouvernance des territoires ruraux.....	69
Bibliographie.....	71

3. Avec les plantes, repenser le travail vivant.....	75
<i>Sébastien Mouret</i>	
Cultiver et cueillir à la lisière de la production	77
Remercier les plantes de leur générosité.....	83
Pour une écologie politique du travail.....	88
Bibliographie.....	89
4. La partie non productive du travail : éloge de la joie.....	91
<i>Maria Fernanda de Torres Álvarez</i>	
Méthodologie.....	92
Le rejet de l'inutilité.....	93
La partie suspecte.....	95
Le travail vivant et l'ouverture possible.....	96
Travailler sur soi.....	101
Éloge de la joie.....	106
Bibliographie.....	107
5. Vers une agroécologie vertueuse : coopérer avec l'agentivité végétale.....	109
<i>Sylvie Pouteau</i>	
Une invitation à une éthique de l'agriculture ?.....	109
L'agroécologie au prisme de l'éthique des vertus.....	111
L'agentivité végétale, point aveugle des priorités agroécologiques.....	115
L'agentivité végétale, un parcours de reconnaissance.....	121
Pour une agroécologie avec les plantes.....	125
Bibliographie.....	126
6. Accueillir la part sauvage des plantes au travail.....	131
<i>Aurélie Javelle</i>	
Contexte et méthodologie.....	131
Un sauvage protéiforme.....	132
Un sauvage qui incarne la part indocile du monde.....	134
Le rejet du terme « sauvage ».....	135
Le dualisme dépassé par un travail vivant avec les plantes.....	138
Un travail vivant autorisé par le respect de ce qui échappe au contrôle.....	140
Bibliographie.....	142
7. Cause animale/cause végétale. L'inévitable polarité du véganisme.....	145
<i>Jocelyne Porcher</i>	
Les plantes sont des choses.....	146
Les plantes ne sont pas des choses.....	148
Travailler avec les plantes.....	149
Les biotechnologies ou la vie.....	152
Bibliographie.....	154

6. ACCUEILLIR LA PART SAUVAGE DES PLANTES AU TRAVAIL

Aurélie Javelle

Le temps semble révolu où les éléments naturels étaient perçus comme des freins pour atteindre un optimum de production dans des systèmes standardisés : l'écologisation des pratiques a permis de les réintroduire en les considérant comme « des objets utiles et fonctionnels » au sein des agrosystèmes (Barbier, Goulet, 2013, p. 201). Le réinvestissement des processus naturels est tel que certaines pratiques agricoles amènent à considérer la place de la nature sauvage sur la ferme, voire dans les processus de production, allant parfois jusqu'à un « réensauvagement de la ferme » (Mondière *et al.*, 2022). Je souhaite focaliser l'attention sur cette dimension au sein de l'agroécosystème, à savoir comment le sauvage est caractérisé et comment il se manifeste dans les processus de production. J'explore la place ontologique accordée au sauvage chez des agriculteurs en productions végétales *via* les pratiques en lien avec lui, volontairement ou non.

CONTEXTE ET MÉTHODOLOGIE

Interroger le sauvage peut paraître incongru en agriculture, puisque l'origine de cette dernière semble consubstantielle au processus de domestication. Celui-ci est défini, par exemple, d'un point de vue technique, comme une sélection et un perfectionnement des performances dites naturelles (Guillaume, 2010), ou culturellement, comme un progrès de par son éloignement de cet état sauvage (Swanson *et al.*, 2018). Depuis l'époque des Lumières, s'installe progressivement l'idée d'une guerre entre le sauvage insoumis et le domestique asservi (Stépanoff, 2024). Dans cette configuration, la plante ou l'animal domestiqués s'opposent à leurs congénères sauvages par leur niveau de perfectionnement, composant alors un monde idéal aux yeux des humains. Ils s'y opposent également en ce qu'ils deviennent des objets soumis et façonnés par la volonté humaine.

Paradoxalement, le sauvage a été réinvesti depuis quelques années dans la littérature agroenvironnementale par des propositions de

réensauvagement des exploitations, dans lesquelles il fait alors référence à la biodiversité qui y est présente. Ces pratiques trouvent leurs origines dans des travaux proposant des agroécosystèmes basés sur des services écosystémiques fournis par la biodiversité, en remplacement d'apports d'intrants (Therond *et al.*, 2017). L'objectif est de remédier à la perte de biodiversité induite par l'expansion de systèmes agricoles intensifs. Néanmoins, bien qu'il soit plébiscité, il reste difficile de circonscrire ce qu'est le sauvage : est-il lié à la substance des entités, des processus ou des espaces dits naturels ? Est-il lié au niveau d'intervention humaine sur ces éléments ? Les pratiques peuvent mobiliser activement des entités considérées comme sauvages, ou simplement en espérer des effets bénéfiques. Il peut y avoir des degrés variables de restauration de la capacité du système agricole à agir avec peu ou pas d'intervention humaine, par un réensauvagement actif ou bien passif (Corson *et al.*, 2023 ; Mondière *et al.*, 2022), cette dernière option interrogeant ainsi le principe même de l'agriculture du fait de l'abandon des interventions humaines (Linelle *et al.*, 2015).

Face aux difficultés à cerner ce qu'est le sauvage, il semble intéressant d'explorer la question de sa place en agriculture afin d'identifier ce que cette dernière mobilise par ses souhaits de réensauvagement, avec toutes les ambivalences que porte l'action (Lescureux, 2024). Ce sujet a donc été mis en discussion auprès des praticiens des plantes au cours du projet PlantCoopLab, et plus particulièrement durant l'atelier-débat « Les plantes agricoles sont-elles “naturelles” ? » qui s'est déroulé en mai 2022 à la ferme de Sainte Marthe en Sologne, spécialisée dans le travail de sélection conservatrice de semences végétales. Dans ce qui suit, je ferai référence aux contenus des échanges qui ont eu lieu à cette occasion. Je commencerai par les contextualiser en présentant rapidement les différentes formes, selon la littérature, que peut revêtir le sauvage en système productif et plus particulièrement agroécologique. Je proposerai de porter notre attention sur une définition de cette notion comme étant la « part indocile du monde » (Maris, 2018), ce qui échappe au contrôle humain. Nous verrons ensuite ce qu'il en est pour les agriculteurs présents, avant de suivre leur proposition du dépassement d'une qualification des plantes, sauvages ou pas. Ceci conduit à aller plutôt vers une caractérisation des relations entretenues avec elles, que ces praticiens désignent en termes de travail plus ou moins « vivant ». Enfin, j'explicitai dans quelle mesure ce qualificatif renvoie, malgré tout, au sauvage, appréhendé alors comme révélateur de comportements humains envers la nature.

UN SAUVAGE PROTÉIFORME

Traditionnellement, en agronomie, d'un point de vue fonctionnel, la dimension sauvage des systèmes agricoles peut renvoyer aux ravageurs ou espèces qui rentrent en compétition avec les cultures et qui, de ce

fait, doivent être contrôlés, voire éradiqués. À l'inverse, en agroécologie, la biodiversité sauvage est connotée plus positivement : elle peut être présente spontanément, mais elle peut aussi avoir été choisie pour les rôles écologiques qu'elle peut jouer, comme des arbres de bords de champs plantés ou des couverts végétaux semés. D'un point de vue spatial, elle peut se situer à l'extérieur des cultures tout autant qu'au sein des espaces cultivés (plantes adventices ou microbiotes du sol par exemple). Enfin, elle peut être laissée telle quelle, mais elle peut aussi être mobilisée, de manière plus ou moins contrôlée⁶⁵, en tant que « biodiversité associée » :

« *Cela regroupe des microorganismes (du sol, microbiotes des plantes et des animaux), des plantes, des animaux dont l'habitat inclut les agroécosystèmes, [...]. Une partie de ces espèces assure certaines fonctions écologiques indispensables à une production agricole sans intrants de synthèse.* » (Barot *et al.*, 2021)

Les multiples acceptions du terme « sauvage » dans l'agroécosystème créent un flottement autour de ce concept. Ce flou est accentué par le fait que les frontières sauvage/domestique ne sont pas étanches, la séparation entre les deux ayant déjà été largement soulignée comme artificielle dans les études sur les pratiques agraires (Descola, 2004 ; Galvin, 2018, p. 239). De fait, agriculture et cueillette de plantes « sauvages » ont longtemps été complémentaires (Pinton, chapitre 2), et l'agriculture dite « ensauvagée » met en scène des communautés hybrides où s'établit un continuum, par exemple entre le parent sauvage, la variété paysanne, l'hybride, la plante génétiquement modifiée (Stépanoff, Vigne, 2019). Les « approches translationnelles entre organismes sauvages/cultivés/élevés » permises par la génomique (Crespi *et al.*, 2020) conduisent à des effacements de frontières culturellement construites. La cueillette et la mise en culture de plantes sauvages induisent des fluctuations de traits fonctionnels selon, notamment, les interactions avec les humains (voir Locqueville, 2023, sur le cas d'*Arnica montana*). Charles Stépanoff (2024) rappelle que des « agricultures de plantes sauvages » ont existé, y compris en Europe, où des itinéraires techniques étaient conduits sur des végétaux qui n'étaient pas catégorisés comme sauvages ou domestiques (genêts et ajoncs en Bretagne, digitale sanguine en Allemagne et en Pologne) ; ceci dans des espaces qui, eux non plus, n'étaient pas caractérisés comme sauvages ou domestiques. Dans ce contexte, il s'agit de penser en termes de gradients et de coévolution entre des humains et des non-humains considérés comme agissants, dont les entremêlements aboutissent à des communautés reflétant un réel hybride, fluide et aux frontières floues. L'anglais permet d'apporter des nuances que ne propose pas le français, en distinguant la

65. Les processus écologiques à l'œuvre portent une forte part d'incertitude liée à leur complexité, aux lacunes des connaissances scientifiques, aux contingences locales, etc.

« *wilderness* », conçue comme nature vierge intouchée par l'humain et qui traduit une vision dualiste fantasmée, de la « *wildness*⁶⁶ » qui, elle, s'établit dans les entrelacements entre entités humaines et non humaines et répond à la porosité des séparations.

Le réensauvagement illustre cette présence diffuse mais réelle du sauvage dans l'agroécosystème. Parfois réinvesti de connotations idéalisées de la *wilderness*, il peut aussi porter les caractéristiques de la *wildness*, avec des exemples de restauration de la biodiversité indigène et des processus écologiques qui ne sont pas considérés comme séparés des processus productifs, mais au contraire permettent des productions animales et/ou végétales (Corson *et al.*, 2023). Le sauvage joue alors un rôle dans les processus agricoles. La part sauvage des éléments des agroécosystèmes ne serait-elle plus circonscrite à des types d'espèces ou d'espaces ? Serait-elle désormais considérée comme intrinsèque aux systèmes de production écologisés ? Quel est l'intérêt de continuer à parler de « sauvage » dans ce contexte ?

UN SAUVAGE QUI INCARNE LA PART INDOCILE DU MONDE

Le point commun de ces biodiversités sauvages, qu'elles soient associées ou bien indésirables, spontanées ou introduites, dans les cultures ou à l'extérieur, est d'avoir leurs « dynamiques propres » (Barot *et al.*, 2021), où les entités non humaines peuvent exprimer leurs potentialités. En réintroduisant la biodiversité, les processus de réensauvagement rétablissent une part du monde qui nous échappe, que l'humain ne maîtrise pas, la part qui reste indocile (Maris, 2018). Je propose de nous intéresser au sauvage non plus en cherchant à savoir s'il relève de la *wilderness* ou de la *wildness*, s'il se réfère à des substances, à des fonctions ou à des espaces, ou s'il émerge en réaction à des infrastructures humaines (Tsing, 2025), mais en tant qu'il incarne la part indocile, une dimension spontanée, incontrôlable, autonome, voire récalcitrante à l'emprise humaine. L'attention se porte sur les expressions non humaines apparaissant en dehors des cadres imaginés par une rationalité humaine de contrôle. La part sauvage sort d'autant plus de ces cadres que les entités expriment des potentialités non directement productives, mais traduisant leurs manières d'être au monde. Ces imprévus peuvent être considérés comme des « heurts » exprimant une altérité qui, pas moins que celle entre humains, « se manifeste [...] en nous surprenant, en contredisant

66. La « *wilderness* » fait référence à une nature « vierge », extérieure aux humains ou du moins où ces derniers restent des visiteurs selon le Wilderness Act nord-américain de 1964. Celui-ci correspond à une logique de préservation, donc d'exclusion des activités humaines des lieux préservés. La « *wildness* », elle, n'exclut pas mais se positionne en termes de relations et autorise alors à penser en termes d'« autonomie relationnelle » (Collard, 2014).

nos attentes et en résistant à nos tentatives de la ramener à nos représentations habituelles » (Bonoli, 2007). Ces entités peuvent également multiplier des relations avec d'autres entités non humaines, devenant des « objets chevelus » avec des effets non voulus, car leurs interactions avec l'écosystème ne se limitent pas aux fonctions pour lesquelles on les mobilise (Tourdonnet de, Brives, 2018). Elles développent une forme d'autonomie, y compris relationnelle.

Accepter de prendre en considération ces dynamiques propres correspond à un changement de posture vis-à-vis d'un paradigme productiviste, qui régit l'industrialisation de l'agriculture en induisant une maîtrise des mécanismes du système agricole et la fixation de ses régularités (Cohen, 2017). L'agriculture industrielle a tenté de contrôler les processus de production en réduisant au maximum l'inattendu, l'aléatoire, l'incertain du système, considérés comme facteurs limitants de la production (Hainzelin, 2013), et en se focalisant sur l'optimisation de quelques fonctions productives. De par leur résistance aux cadres dans lesquels on cherche à les encastrier, les dimensions sauvages des agroécosystèmes donnent corps à des altérités qui renvoient les humains à leur acceptation de l'inattendu. Cela constitue une posture inverse de celle qui cherche à s'appuyer sur la docilité des non-humains dans des systèmes de domestication où ils sont réifiés et homogénéisés (Amzallag, 2023 ; de Torres Álvarez, 2024). Si bien que, selon cette approche, caractériser le sauvage ne renvoie pas aux statuts des éléments ou des espaces de l'agroécosystème, mais aux postures humaines envers les éléments qui échappent au contrôle, à une capacité d'acceptation d'une part indocile du monde. L'identification des formes prises par la part sauvage en agriculture demande de préciser les actions humaines à son égard, entre valorisation et effacement. Le sauvage est lié aux possibilités d'expression des potentialités d'éléments naturels et aux degrés d'autonomie que les agriculteurs leur accordent. Ces pratiques reflètent la part de « pouvoir sur la vie et les êtres » (Digard, 1990, p. 109) exercée par les agriculteurs. C'est cette caractérisation, qui se situe entre dimensions ontologique, biologique et agronomique, qui porte tout particulièrement ce travail.

Décrivons à présent le point de vue des agriculteurs réunis autour du sujet lors de l'atelier-débat.

LE REJET DU TERME « SAUVAGE »

Au cours des échanges, on retrouve la polysémie qui rend la caractérisation du « sauvage » difficile à cerner et met les participants mal à l'aise quant à son usage pour désigner les plantes. Diverses observations ont permis de souligner l'inadéquation du dualisme porté par ce terme. Elles pointent cette fausse dichotomie entre sauvage et domestique, comme peuvent l'incarner les plantes férales, ou bien ces plantes que « l'on

garde si elles ne gênent pas [pour] recréer un équilibre dans le déséquilibre qu'on crée », ou encore comme ces plantes qui savent profiter des pratiques de culture et des comportements des humains, qui « profitent de nous aussi » sans qu'on puisse toujours les maîtriser, ou enfin, cet exemple de plantes poussées spontanément en zone très artificialisée :

« Autour de 4-5 ans, un genévrier a poussé dessus, à partir de là, mon arrosage a changé car je devais assister ce jeune si je voulais qu'il survive, à partir de là il n'est plus vraiment sauvage, un peu assisté. Cela va faire bientôt 15 ans qu'il est sur sa pierre. Que j'ai jamais touché, que je n'ai pas rempoté. Depuis deux cassis sont venus se re-semer à côté. Sont-ils sauvages ou cultivés ? » (maraîcher-jardinier, Sologne, 2022)

Le terme « sauvage » pour qualifier les plantes n'est pas considéré comme pertinent, car justement le sauvage est partout, « on n'a pas le choix, tout nous échappe ». Un maraîcher résume : « Peut-être que le purement sauvage n'existe pas ou plus, c'est peut-être pas la peine de le poser comme ça ».

Néanmoins, les discussions sont essaimées de référence au « sauvage » comme une caractéristique de certaines plantes, « celles qui sont libres ». Il est associé de façon récurrente aux termes « capacité », « autonomie », « indépendance », « liberté » et « destinée ». Ces propriétés sont idéalisées, car elles confèrent aux plantes une « intelligence » et une capacité à vivre en « symbiose » avec le milieu vivant dont le sauvage fait partie. Un agriculteur se souvient d'une histoire racontée par une philosophe de l'éthique où l'on perçoit une idéalisation des plantes sauvages :

« Au Canada, elle connaissait une guérisseuse qui n'utilisait jamais les plantes cultivées pour ses soins car elle disait c'était des plantes "bêtes", elle avait ce mot là... dans sa pharmacopée, les plantes intelligentes celles qui savent soigner, ce sont les sauvages. » (artiste-plasticienne du végétal, Sologne, 2022)

La valorisation du sauvage par réaction au désenchantement du monde industrialisé n'est pas nouvelle (Pelosse, Micoud, 1993) et se traduit, par exemple, par une dévalorisation de la plante domestique du fait même de l'intervention humaine, connotée ici négativement. Les manipulations opérées par les humains sur les plantes les coupent de leur origine sauvage :

« Plus la plante a été trafiquée par l'homme pour créer quelque chose qui n'a plus rien du type sauvage et en plus qui vient d'un pays lointain, elle ne peut plus se débrouiller ici en France comme le poivron, l'aubergine et la tomate » (ingénieur recherche et développement dans une entreprise d'équipement agricole, Sologne, 2022)

Les praticiens interrogés constatent la difficulté des plantes à se « ré-ensauvager ». Une chercheuse souligne que, selon le niveau de

domestication, certaines plantes deviennent « autistes »⁶⁷ dans leurs relations aux microorganismes de par la sélection poussée qu'elles ont subie :

« De mon point de vue [...] elles ne s'en remettent pas. On ne peut pas le rattraper. On l'a bien vu avec le blé Renan [même] après 30 ans de bio, il ne retrouve pas sa capacité à reconnaître les microorganismes, c'est cassé, on ne peut pas les refaire partir de la base sauvage. » (chercheuse en génétique végétale, Sologne, 2022)

Pour certains, le lien au lieu est crucial, les plantes sauvages ne se déploieraient pleinement que dans leur environnement d'« origine ». Ils ont pu observer qu'elles changent de comportement quand elles le quittent : par exemple, les plantes « exotiques » vivaces deviennent annuelles dans nos contrées en réponse au stress reçu.

La discussion évolue vers le constat que l'opposition entre plantes domestiquées ou non renvoie en réalité plutôt à des postures humaines distinctes vis-à-vis du système agricole :

« Domestiquer c'est une question de contrôle. Pour ce contrôle, on investit de l'énergie, pour une obligation de résultat. En fait, on contrôle des plantes, on les domestique pour en tirer des besoins en échange de temps et d'énergie. Le rapport au sauvage, ce sont des systèmes autonomes, si l'homme disparaît, cela ne change rien, les plantes vont continuer leur cycle de vie, elles sont en autonomie. » (formateur-designer en agriculture régénérative, Sologne, 2022)

Le projet de civilisation, toujours selon ces acteurs, oppose sauvage et domestique et cherche à éradiquer le premier, en voulant « tout contrôler ».

Si bien que, plutôt que de ranger les plantes dans les catégories du sauvage ou du domestique, qui renvoient à un dualisme auquel certaines de leurs remarques font référence mais qu'ils estiment en même temps dépassé, les praticiens se sont progressivement positionnés sur leurs relations aux plantes. Plutôt que de caractériser ces dernières par un qualificatif estimé insatisfaisant, ils préfèrent décrire les relations entretenues avec elles dans le cadre de leurs activités de travail, description qui échappe au qualificatif de « sauvage ».

Rappelons ici que le travail, longtemps considéré comme spécifique à l'humain, est de plus en plus interrogé comme applicable aux non-humains (Mouret, Lainé, 2022). Envisagé longtemps comme marqueur principal de la séparation entre la nature et le social, son extension aux non-humains est une façon d'attirer l'attention sur l'importance de nos relations au monde vivant. Les praticiens ont d'ailleurs évoqué leur propre ambivalence : ils considèrent les plantes à la fois comme des

67. Le terme est utilisé ici non pas de façon discriminante mais sous un angle physiologique, en établissant un parallèle entre humains et plantes pour signifier les difficultés de celles-ci à se relier au monde, comme le précisent les verbatims qui suivent.

objets et des sujets, des moyens et des fins. Travailler avec elles n'exclut pas la contrainte et la production, mais intègre les humains dans une « coopération » avec des « plantes compagnes ».

Au fil des échanges, apparaît donc une autre opposition que celle entre sauvage et domestique, fondée sur le vivant et la relation humain-plante : l'opposition entre travail « vivant » et travail « mort »⁶⁸, qui serait plus à même de décrire leurs vécus avec les plantes. Le premier s'oppose au second en ce qu'il met en lumière les collaborations interspèces qui constituent ses rationalités relationnelles. C'est une autre manière de faire de l'agriculture, qui ne se réduit pas à produire, mais à vivre ensemble entre espèces humaines et non humaines (Mouret, Javelle, 2024 ; Mouret, chapitre 3).

LE DUALISME DÉPASSÉ PAR UN TRAVAIL VIVANT AVEC LES PLANTES

Durant cet atelier, les praticiens observent que leur quotidien n'oppose pas les dimensions sauvage et domestique de leur agrosystème : c'est la vie qui y est importante et la façon dont elle se manifeste et se déploie, plus ou moins. Elle serait ce qui respire, qui vibre, un épanouissement des forces naturelles des êtres vivants, sachant que le vivant est ce qui est en relation avec les autres êtres vivants. Ainsi, la vie est associée aux affects, à la sensibilité, à la communication, à la bienveillance.

Dans ce cadre, et en se référant à leurs pratiques, ils constatent deux valeurs du travail contenues dans la relation aux plantes et ils insistent sur une certaine forme de travail qui peut appuyer les « forces de vie ». La première valeur du travail renvoie à l'aliénation et à l'exploitation du végétal, forme d'assistance négative, oxymore traduisant le fait de transformer la plante en machine à produire. La seconde renvoie à une forme d'épanouissement et d'émancipation par les soins apportés et la responsabilité engagée. Une chercheuse dresse le parallèle avec les notions de « travail vivant » et de « travail mort » introduites par Karl Marx. Tandis que le premier est « *praxis*, en tant qu'activité humaine, matérielle et sociale de transformation conjointe de la nature extérieure et de celle du travailleur, comme lien dialectique entre l'homme et la nature » (Hamraoui, 2013, p. 61), le second, lui, exploite la force de travail vivante jusqu'au bout, la place en condition de donner tout ce qu'elle peut donner (Henry, 1990 cité par Hamraoui, 2013, p. 68). Marx va jusqu'à comparer le capitalisme à un vampire aspirant la force de la vie et qui « ne lâche pas prise tant qu'il y a encore un muscle, un nerf, une goutte de sang à exploiter » (Marx, 1993 [1867], p. 338). Les

68. Ces termes sont directement repris du marxisme, mais c'est la dénomination qui a plu aux praticiens, sans pour autant revendiquer une filiation politique ou intellectuelle.

agriculteurs observent ces images d'un « système de production capitaliste [qui tend] vers l'exploitation absolue de la vie » (Hamraoui, 2013, p. 68) et poursuivent en soulignant que le projet de civilisation serait contre la vie, car il oppose sauvage et domestique et cherche à éradiquer le premier, en voulant tout contrôler « dans l'appauvrissement de ce qui nous fait vivre ».

Approfondissant les relations des humains aux plantes, les praticiens se demandent si domestiquer des plantes, en cherchant à leur imposer leurs objectifs, en les contrôlant et en les rendant dépendantes d'eux, ne les amène pas à pratiquer un travail mort. Ils sont conscients de cette contradiction entre leurs pratiques, les dérives toujours possibles et leur souhait d'un « travail vivant ». Ils s'interrogent sur les moyens de sortir de cela « car nous avons besoin de nous nourrir et de ne pas rester dans une grande incertitude en termes de production ». Ils voient le travail vivant et le travail mort comme deux polarités, entre lesquelles les multiples contraintes et valeurs les font osciller en permanence. L'inquiétude que les « polarités ne pulsent plus », que l'un des pôles écrase l'autre est très présente dans les discours. Tous sont d'accord pour porter attention aux dangers forts de déséquilibre suscités par du « travail mort » qui se traduit en termes relationnels par une perte du « potentiel de vie ».

Ce qui permet d'échapper à la « mise en souffrance » des plantes, c'est finalement la qualité de la relation instaurée avec elles au cours de leur cycle de vie :

« Si on fait avec plaisir, avec amour et pour augmenter ce que la nature nous offre, potentialiser encore plus ce qu'elle nous offre, c'est le côté créateur de l'humain, on devrait être en symbiose avec elle et augmenter ce potentiel infini qu'elle a. » (maraîcher en agriculture biologique, Sologne, 2022)

Pour une partie des participants, le respect de la vie passe aussi par le maintien du lien entre le lieu et les plantes, ainsi que le fait d'accepter les imprévus et les échappatoires qu'elles peuvent trouver, de s'y intéresser, d'inverser les rôles dans les initiatives d'agir. Les notions d'ajustements et de coévolution (laisser s'exprimer les forces, les dualités) sont mises en avant. Il s'agit de vivre avec et non pas de contrôler toutes les variables : « Si tout n'est pas contrôlé, je suis plus proche de la vie et je comprends mieux ». L'agroécologie est donnée comme un bon exemple de l'association plantes cultivées/écosystème. Le potentiel microbiologique est à l'œuvre, les animaux reviennent. Ainsi, la domestication, au sens d'appropriation d'un milieu ou d'une plante, aux deux échelles en jeu, peut être œuvre de création et d'inscription dans une coévolution, dans la mesure où on peut trouver un équilibre, une interaction qui soit bénéfique aux deux parties.

UN TRAVAIL VIVANT AUTORISÉ PAR LE RESPECT DE CE QUI ÉCHAPPE AU CONTRÔLE

Tandis que les praticiens se dispensent de la notion de sauvage en déplaçant les dualismes autour de la qualification du travail, la réflexion proposée ici soutient l'importance de garder à l'esprit ce qui est entendu par la dénomination de « sauvage » telle que précisée au début du texte — à savoir la part incontrôlée du monde — pour préciser et renforcer ce qui est porté par l'idée de travail vivant. Nous constatons, dans les discours recueillis, une association entre sauvage, vivant et non totalement contrôlé. Cela traduit un souci cristallisé autour de la maîtrise, conservée ou déléguée aux non-humains par l'humain dans le processus de production. Si bien qu'il semble pertinent d'utiliser le terme « sauvage » pour donner à voir des enjeux cruciaux dans une période d'interrogations autour des postures humaines envers les non-humains, qui sont elles-mêmes au cœur des questions d'évolution des pratiques agricoles, plus ou moins coercitives envers ces derniers. Le travail vivant est permis par le respect et la prise en considération des expressions des potentialités des entités avec lesquelles les agriculteurs travaillent. Il recouvre la rationalité relationnelle entre les humains et les éléments de la nature, qui s'appuie sur l'attention et la prise en compte, ici, des comportements végétaux en tant qu'ils sont un épanouissement des propres finalités des plantes (Mouret, Javelle, 2024). Pour cela, ces potentialités doivent pouvoir s'exprimer librement, dans une certaine mesure. Le sauvage apparaît lorsqu'il y a la possibilité, notamment, de l'expression de la « spécificité ontologique⁶⁹ » des végétaux (Marder, 2013, p. 93), traduisant les spécificités de leurs mouvements, de leurs manières d'être plantes⁷⁰ (Darley, 1990), qui surgit dans la reconnaissance de la part non contrôlée d'une ferme. Dans ce cas, le sauvage correspond à la manière dont les êtres peuvent être parmi nous par eux-mêmes (Morizot, 2016). Les altérités non humaines ne sont plus effacées sous les différentes formes de contrôle anthropique, mais trouvent une place dans toutes leurs différences, exprimées tant au niveau de leurs cellules, de leur organisme que de leurs liens à l'environnement (Marder, 2012). Le travail vivant décrit par les participants s'appuie sur une considération attentive aux manières dont les plantes produisent des mondes (Maris, 2018), y compris grâce à des fonctionnalités qui peuvent échapper aux humains. Elles ne sont pas non plus mises à distance par une sanctuarisation, et elles peuvent redevenir d'autant plus autonomes, au sens de résilientes, car « bien reliée[s] à toute la communauté biotique » (Morizot, 2016, p. 86). Les plantes bénéficient de capacités à être en interaction tout

69. « *ontological particularity* » (traduction de l'autrice).

70. « *plantness* » (traduction de l'autrice).

autant avec le milieu aérien que sous-terrain, et à incarner ces relations entre ces deux écosystèmes complexes, pour autant que la possibilité leur en soit donnée.

Pourtant, il s'agit de se garder d'idéaliser ou de diaboliser les altérités végétales à l'occasion de ces reconsidérations. Le réinvestissement de caractéristiques sauvages peut amener à les envisager comme forcément positives, car associées à des processus naturels, suivant un modèle normatif où « tout ce qui est naturel est bon, ou, tout du moins, si l'on veut éviter d'introduire une dimension morale, tout ce qui est naturel est écologiquement stable » (Beau, 2017, p. 88). On peut dresser le parallèle entre cette association et l'idée fréquemment portée en écologie que plus il y a de biodiversité, mieux c'est, car cela est favorable à la résilience du système (Tilman, 1996). À l'inverse, il peut y avoir diabolisation des « initiatives » végétales, perçues comme contreproductives à l'égard des objectifs anthropiques. Les agriculteurs rencontrés montrent que la possibilité d'expression de la part sauvage des plantes ne signifie pas qu'elles se montrent systématiquement récalcitrantes aux objectifs de production, mais plutôt qu'elles y répondent à leur manière, selon leurs caractéristiques biologiques, physiologiques, sensibles, comportementales, auxquelles il s'agit d'être attentif. Selon cette optique, les végétaux ne sont pas réduits à leur dimension productive au seul bénéfice du maraîcher, mais ils sont laissés être eux-mêmes dans toutes leurs formes d'expression, pour mieux être en relation avec leur milieu, celui-ci incluant l'humain, l'agriculteur en l'occurrence. C'est ainsi que le respect de la part sauvage des plantes exige d'être dans une « éthique des relations : c'est-à-dire une conception du monde suivant laquelle nous sommes un tissu de relations avec la communauté biotique, et où viser le bien des uns implique de viser le bien de la relation même » (Morizot, 2016, p. 253).

Le travail vivant se nourrit d'une éthique des relations qui exige deux choses. D'une part, il s'agit de reconnaître que l'on ne maîtrise pas totalement les processus à l'œuvre. C'est la « part sauvage du monde » de Maris (2018), qui demande à ne pas être transformée, soumise, dissoute ou encore absorbée. Cette posture participe à remettre en question la volonté de contrôle unilatéral. Il s'agit de surmonter ses craintes vis-à-vis d'une « inquiétante étrangeté » que l'on aurait envie de ramener à du connu (Bobbé, 2000). Reconnaître la part sauvage, c'est également accepter les incertitudes, les aléas, les débordements par rapport à ce qui est prévu. Cela demande à la fois une attention au milieu et le développement — à l'inverse d'une logique de maîtrise — d'une logique de pilotage avec les aléas causés par les processus naturels (Larrère, 2002). Cette capacité est essentielle dans la gestion des agrosystèmes écologisés : « l'acceptation de l'imprévu dans la pensée et la posture permet d'intégrer l'aléa comme pivot et non comme obstacle de l'agir »

(Moneyron, 2016, p. 183). Une posture d'accompagnement exige de l'humilité de la part d'un humain habitué à contrôler, comme le fait remarquer Toledo (2022) : « l'humilité peut ainsi être un attribut clé dans la pratique de l'agroécologie et contraste avec l'idée de "régner sur la nature" plus courante dans les pratiques agro-industrielles »⁷¹. Toute une façon de composer avec les végétaux... D'autre part, la dimension sauvage des plantes peut exprimer des caractéristiques écologiques recherchées sur la base de connaissances établies, ou entraîner les maraîchers à explorer des terrains non stabilisés par les connaissances humaines. Accepter de considérer la part sauvage des plantes ouvre ainsi des possibles vers la redécouverte des altérités végétales, qui en font des partenaires avec lesquels construire un travail vivant.

Ce travail vivant est donc une posture exigeante, issue de questionnements récurrents et de remises en question. Il se situe à l'opposé d'un laisser faire, de « l'absence d'intervention de l'homme » sur la production qui se ferait selon l'agriculture naturelle⁷² (Pervenchon, Blouet, p. 132). L'enjeu devient alors d'expérimenter des formes exigeantes de gestion de ces agroécosystèmes tout en respectant leur complexité et en tenant compte de leurs incertitudes.

BIBLIOGRAPHIE

- Amzallag N., 2023. *Les graines de l'au-delà. Domestiquer les plantes au Proche-Orient*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Barbier J.-M., Goulet F., 2013. Moins de technique, plus de nature : pour une heuristique des pratiques d'écologisation de l'agriculture. *Natures Sciences Sociétés*, 21, 200-210. <https://doi.org/10.1051/nss/2013094>
- Barot S., Porcher E., Mckey D., Lavigne C., 2021. Apports de l'écologie à l'agroécologie, in Hubert B., Couvet D. (coord.), *La transition agroécologique. Quelles perspectives en France et ailleurs dans le monde ? Tome I*, Paris, Presses des Mines, 211-227.
- Bobbé S., 2000. Les nouvelles cultures du sauvage ou la quête de l'objet manquant. État de la question. *Ruralia*, 7. <http://journals.openedition.org/ruralia/180>
- Bonoli L., 2007. La connaissance de l'altérité culturelle. *Le Portique*, <https://doi.org/10.4000/leportique.1453>
- Chevassus-au-Louis B., 2006. Refonder la recherche agronomique, in Chevassus-au-Louis B. (coord.) *Les défis de l'agriculture au XXI^e siècle. Les leçons inaugurales du groupe ESA*, Angers, Groupe ESA, 193-226.

71. « Humility can thus be a key attribute in the practice of agroecology and contrasts with the idea of "ruling over nature" more common to agroindustrial practices. » (traduction de l'autrice).

72. « Natural farming » (traduction de l'autrice).

- Cohen A. G., 2017. Des lois agronomiques à l'enquête agroécologique. Esquisse d'une épistémologie de la variation dans les agroécosystèmes. *Tracés*, 33, 51-72.
- Collard R.-C., 2014. Wild. *The Multispecies Salon*. <http://www.multispecies-salon.org/wild/> (consulté le 05/12/2025).
- Corson M. S., Mondière A., Morel L., Werf H. M. G. van der, 2023. Au-delà de l'agroécologie : le ré-ensauvagement agricole, une perspective pour les systèmes d'élevage ? *INRAE Productions animales*, 36 (3). <https://doi.org/10.20870/productions-animales.2023.36.3.7714>
- Crespi M., Diribarne M., Gilbert H., Guiderdoni E., Hippolyte I., Hubert B., Lemanceau P., Litrico I., Médale F., Phocas F., Salse J., Treyer S., Mia J., 2020. Les apports de la génomique à l'agroécologie. *Les Cahiers de l'ANR*, 12.
- Darley W. M., 1990. The essence of « plantness ». *The American Biology Teacher*, 52 (6), 354-357. <https://doi.org/10.2307/4449132>
- Descola P., 2004. Le sauvage et le domestique. *Communications*, 76, 17-39. <https://doi.org/10.3406/comm.2004.2157>
- Digard J.-P., 1990. *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard.
- Galvin S. S., 2018. Interspecies Relations and Agrarian Worlds. *Annual Review of Anthropology*, 47, 233-249. <https://doi.org/10.1146/annurev-anthro-102317-050232>
- Guillaume J., 2010. *Ils ont domestiqué plantes et animaux. Prélude à la civilisation*, Versailles, Éditions Quæ, 464 p.
- Hainzelin É. (coord.), 2013. *Cultiver la biodiversité pour transformer l'agriculture*, Versailles, Éditions Quæ, 264 p.
- Hamraoui É., 2013. Travail vivant, subjectivité et coopération : Aspects philosophiques et institutionnels. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 15 (1), 59-76. <https://doi.org/10.3917/nrp.015.0059>
- Larrère R., 2002. Agriculture : artificialisation ou manipulation de la nature ? *Cosmopolitiques*, 1, 158-73.
- Lescureux N., 2024. Hybrides, hybridation, in Serna, P., Le Ru V., Mellah M., Piazzesi. B. (coord.), *Dictionnaire historique et critique des animaux*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 319-323.
- Locqueville J., Violle C., McKey D., Caillon S., Coq S., 2023. A feedback loop between management, intraspecific trait variation and harvesting practices. *AoB PLANTS*, 15 (6). <https://doi.org/10.1093/aobpla/plad077>
- Marder M., 2012. Plant intentionality and the phenomenological framework of plant intelligence. *Plant Signaling and Behavior*, 7 (11), 1365-72.
- Marder M., 2013. Introduction. To Encounter The Plants..., in *Plant-thinking. A Philosophy of Vegetal Life*, New York, Columbia University Press, 1-13.
- Maris V., 2018. *La part sauvage du monde. Penser la nature dans l'Anthropocène*, Paris, Seuil, 270 p.
- Marx K., 1993 [1867]. *Le capital, livre I*, Paris, Presses universitaires de France, 990 p.

- Mondière A., Thomas V., Corson M. S., Diraison M., Dulac P., Siguier D., Werf H. M. G. van der, 2022. Nature et agriculture : les leçons du réensauvagement agricole et du réseau Paysans de nature, in *Rencontres autour des recherches sur les ruminants*, Institut de l'élevage, INRAE, Paris, France, 306-310.
- Moneyron A., 2016. Former à produire autrement. Éco-savoir et écoformation pour accompagner la transition agroécologique, in Javelle A. (coord.), *Les relations homme-nature dans la transition agroécologique*, Paris, L'Harmattan, 177-199.
- Morizot B., 2016. *Les diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Wildproject.
- Mouret S, Lainé N., 2023. Nature(s) au travail. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 17 (1). <https://doi.org/10.4000/rac.29856>
- Mouret S., Javelle A., 2024. Pour un travail vivant : reconstruire des collaborations inter-espèces dans le travail en agriculture. *Agronomie, environnement et sociétés*, 14 (1). <https://doi.org/10.54800/pfm423>
- Pelosse V., Micoud A., 1993. Introduction. Du domestique au sauvage cultivé : des catégories pertinentes de la biodiversité ? *Études rurales*, 129-130, 9-14.
- Stépanoff C., Vigne J.-D., 2019. *Hybrid Communities: Biosocial Approaches to Domestication and Other Trans-Species Relations*, Londres, Routledge.
- Stépanoff C., 2024. *Attachements. Enquête sur nos liens au-delà de l'humain*, Paris, La Découverte.
- Swanson, H. A., Marianne E. L., Ween G. B., 2018. *Domestication Gone Wild. Politics and Practices of Multispecies Relations*, Durham et Londres, Duke University Press, 272 p.
- Therond O., Duru M., Roger-Estrade J., Richard G., 2017. A new analytical framework of farming system and agriculture model diversities. A review. *Agronomy for Sustainable Development*, 37. <https://doi.org/10.1007/s13593-017-0429-7>
- Tilman D., 1996. Biodiversity: Population Versus Ecosystem Stability. *Ecology*, 77 (2), 350-63. <https://doi.org/10.2307/2265614>
- Toledo V. M., 2022. Agroecology and spirituality: Reflections about an unrecognized link. *Agroecology and Sustainable Food Systems*, 46 (4), 626-641. <https://doi.org/10.1080/21683565.2022.2027842>
- Torres Álvarez M. F. de, 2024. Pas si sauvage. Le travail des taureaux dans l'arène camarguaise. *Travailler*, 51 (1), 101-24. <https://doi.org/10.3917/trav.051.0101>
- Tourdonnet S. de, Brives H., 2018. Innovation agro-écologique : comment mobiliser des processus écologiques dans les agrosystèmes ?, in Faure G., Chiffolleau Y., Goulet F., Temple L., Touzard J.-M. (coord.), *Innovation et développement dans les systèmes agricoles et alimentaires*, Versailles, Éditions Quæ, 69-80.
- Tsing A. L., Deger J., Saxena A. K., Feifei Zhou F., 2025. *Atlas féral. Histoires vraies et proliférantes des résistances aux infrastructures humaines*, Marseille, Wildproject.